

rencontres culturelles



Afrique, Monde arabe, Europe

AVIGNON, 23-27 MARS 1982

Les rencontres culturelles d'Avignon ont été précédées de trois colloques préparatoires, qui se sont respectivement déroulés à Corsendonck, Belgique du 19 au 21 octobre 1981, à Hammamet, Tunisie, du 11 au 14 novembre 1981, et à Bujumbura, Burundi, du 8 au 12 décembre 1981. Le premier avait pour objet l'étude des « Images et Représentations », des systèmes d'information ou de communication, qui engendrent ou perpétuent les stéréotypes. Le second colloque s'est consacré aux obstacles que rencontre la communication interculturelle de par les situations de dépendance et de déséquilibre. Le troisième s'est attaché à faire ressortir les liens existant entre la dimension culturelle du développement rural et la coopération internationale.

Les journées d'Avignon ont rassemblé au Palais des Papes, environ 130 participants venus d'Europe (Autriche, Belgique, Espagne, France, Grèce, Italie, Pays-Bas, Portugal, R.F.A., Royaume-Uni, Suisse), du Monde Arabe (Algérie, Arabie Saoudite, Égypte,

Irak, Jordanie, Koweït, Liban, Maroc, Soudan, Tunisie), d'Afrique francophone (Bénin, Burundi, Cameroun, Côte-d'Ivoire, Haute-Volta, Madagascar, Mali, Sénégal, Togo), anglophone (Kenya, Malawi, Nigeria, Liberia, Tanzanie, Zambie, Zimbabwe), lusophone (Angola) et des Organisations internationales : Conseil de l'Europe, Parlement Européen, Nations Unies, Aleco, Unesco.

Nous avons demandé à Yves Brunswick, Secrétaire Général de la Commission Française pour l'Unesco, ainsi qu'à Jean Devisse, Professeur d'histoire de l'Afrique à Paris I, qui ont été les principaux organisateurs de ces journées, de bien vouloir répondre à nos questions. Nous citons quelques extraits du rapport de synthèse dont le Rapporteur général a été Basile Kossou, Directeur de l'Institut Culturel Africain de Dakar. Enfin, nous publions un entretien que nous avons eu avec Bai T. Moore, Ministre délégué à la Recherche et à la Planification au ministère de l'Information du Liberia.



entretien avec Yves Brunswick (*)

Vous avez été l'un des principaux organisateurs de ces Rencontres Culturelles d'Avignon, pouvez-vous nous dire quelle a été l'origine de ce projet ?

Je crois qu'il faut la situer dans le désir qu'ont eu les autorités françaises il y a déjà deux ans, de rechercher les moyens d'établir sur le plan culturel, des échanges plus équilibrés entre le Nord et le Sud. Ce désir s'est trouvé, en quelque sorte, renforcé, lorsque la majorité politique de la France a changé. Vous savez que le Président de la République Française avait dit, avant même son élection, que dans les relations Nord-Sud, l'important pour lui, c'était de donner la parole à ceux qui ne l'avait pas eue, donner la parole aux sans voix. C'est dans cet esprit que nous avons conçu avec mon ami Jean Devisse, la possibilité d'aller dans le sens de l'esprit de l'Unesco, pour organiser une rencontre qui ne soit pas universelle mais limitée à trois communautés culturelles, celles-ci ayant entre elles, du fait de l'histoire, de la proximité géographique, des contacts nombreux, incessants, passionnés, passionnants, parfois difficiles et souvent bénéfiques. Il s'agissait d'essayer de dégager les grandes lignes de ce que pourrait être une nouvelle dynamique des échanges culturels en général, en partant d'un exemple très précis qui

est, dans le fond, transméditerranéen avec l'idée que l'on pourrait s'ouvrir demain ou après-demain à d'autres ensembles culturels ou servir d'exemple. J'insiste sur l'idée de dialogues dans l'esprit de l'Unesco sans se trouver dans un cadre institutionnel qui est un cadre intergouvernemental. L'ambiguïté fondamentale de l'Unesco et sa grosse difficulté, c'est d'être une institution intergouvernementale, c'est-à-dire composée de représentants de gouvernements qui traitent de la vie de l'esprit. Cette vie de l'esprit se passerait parfaitement des censures gouvernementales qui existent par la force des choses, ne fût-ce que sur le plan économique et financier. Nous avons voulu bénéficier à la fois de tout ce que l'Unesco a pu apporter par rapport à l'égalité en dignité entre les cultures, au droit à la différence, à la notion d'identité culturelle, bref, se servir de l'esprit de l'Unesco pour essayer de se réunir entre hommes et femmes de bonne volonté, parlant à titre personnel. Je crois que cela a été l'élément fondamental d'Avignon, quelles que soient les fonctions des participants dans leurs pays.

Ce que vous venez de dire, le fait que vous soyez parvenu à sortir du cadre institutionnel, m'amène à poser une autre question. Il y avait à Avignon, des représentants qui étaient tous des intellectuels, qui avaient tous d'importantes fonctions, et on peut se demander au nom de qui ils

(*) Secrétaire général de la Commission française pour l'Unesco.

parlaient puisque les gens dont on parlait, n'étaient pas présents aux colloques.

C'est exact. Il y avait effectivement à Avignon des intellectuels, des Ministres ou de très hauts fonctionnaires et c'est la première difficulté sur laquelle nous ayons buté. Il est certain que, très vite, et dès les réunions préparatoires qui ont été très nombreuses, des colloques ont eu lieu à travers l'Afrique et le monde Arabe, des commissions se sont réunies à Paris. Dans le cadre du comité d'organisation, c'est Hampaté Bâ qui a posé la même question que vous, et il a rappelé que la grande difficulté, c'était de savoir dans quelle mesure les élites qui allaient se rencontrer à Avignon, pourraient parler au nom des communautés de base et comment on pourrait les associer. C'est aussi l'une des questions qui a été soulevée à Avignon. Naturellement elle est loin d'être résolue et croyez-moi elle est difficile. On pourrait poser le même problème en France ou dans n'importe quel pays, entre ceux qui prennent la parole et les communautés villageoises qui ne considèrent pas toujours que leurs représentants, si distingués fussent-ils, et même s'ils sont élus, soient l'expression de leurs racines culturelles. Seulement si l'on attend que la démocratisation de la culture ait fait son chemin pour que ces gens puissent s'exprimer, il sera peut-être trop tard à leur niveau. Alors peut-être vaut-il mieux adopter des solutions peu satisfaisantes, à condition que ceux qui prennent la parole soient conscients du problème que vous venez d'évoquer et je crois que cette conscience existait à Avignon, en tout cas pour bon nombre de participants.

Pourriez-vous nous dire quel est le progrès qu'a représenté le colloque d'Avignon par rapport aux rencontres préparatoires?

Les colloques préparatoires ont permis d'abord de mieux cerner les problèmes et peut-être d'éviter qu'à Avignon même, on recommence à aborder des questions qui intéressent davantage les média ou les éducateurs. On avait déjà traité du problème de l'image que l'on se fait des autres. Les subtilités de la communication interculturelle, ont fait l'objet d'une étude préalable à Hammamet, à l'automne, et des propositions de programmes y ont été faites : comment pourrait-on faire un lexique interculturel des notions-clé des trois cultures? Peut-on établir un inventaire des stéréotypes collectifs par aire culturelle? Quelles sont les valeurs universelles qui se retrouvent dans les trois cultures : l'étude de l'espace, les modes d'utilisations de l'espace et du temps? Vous voyez, toute une série de choses



très concrètes ont pu être, je dirais, déjà mises sur la table et avoir un commencement de programmation. Ce fut le cas au cours de la meilleure de ces réunions préparatoires, celle que l'Université du Burundi a organisé à Bujumbura sur la dimension culturelle du développement et de la coopération. Le rapport établi servira pendant quelques années de base de référence à tous ceux qui se soucient de ce problème fondamental pour une grande partie de l'Afrique en tout cas. Ceci m'amène à vous dire que s'il n'y avait pas eu ce colloque de Bujumbura sur la dimension culturelle du développement, je pense qu'un certain nombre de pays seraient moins préparés à la Conférence Mondiale sur les Politiques Culturelles.

Quels sont précisément les rapports des rencontres d'Avignon pour cette Conférence de Mexico?

L'un des points de l'ordre du jour de la Conférence Mondiale sur les Politiques Culturelles, la première du genre depuis douze ans, depuis une conférence qui s'était tenue à Venise en 1970, c'est justement ce domaine très difficile de la dimension culturelle du développement. Je pense que tous les participants du colloque de Bujumbura vont pouvoir contribuer à mieux élucider, à Mexico, cette notion extrêmement complexe. Tout le monde parle de la dimension culturelle du développement, mais on en parle

pourquoi? Parce que le développement pose bien des problèmes et a connu bien des échecs. On constate actuellement qu'ils sont en partie imputables à l'absence de prise en considération des dimensions culturelles, c'est-à-dire en fait, des dimensions humaines. Le travail qui a été fait à Avignon, à ce niveau, devrait permettre d'aller de l'avant et de mieux faire comprendre aux organismes financiers, aux décideurs, aux planificateurs, que préparer des plans de développement sans prévoir, dès le départ, ce que j'appellerais l'enveloppe socio-culturelle, c'est courir de très sérieux risques et en tout cas ne pas prendre en considération l'un des points essentiels qui a été le choc des cultures.

Il faut bien avoir à l'esprit que si l'on accepte la dimension anthropologique de la culture et lorsqu'on importe des techniques dans un pays, il y a choc de cultures. Ce n'est pas une raison pour rejeter le progrès, rejeter les techniques. Le seul problème est de les recevoir à leur heure, et dans un lit préparé pour elles. Ce qui est important pour éviter que la rivière ne déborde, c'est d'arriver à maîtriser le progrès, à le programmer dans le temps. Il y a une participation nécessaire des populations à l'élaboration des projets, à leur mise en œuvre, qui devrait devenir une habitude, ce qui n'a pas été toujours le cas. Vous savez comme moi, que le plus souvent tout ceci vous tombe du ciel sans même qu'on sache pourquoi. Le problème n'est pas propre aux pays en développement. Le choc des techniques nous le connaissons dans nos pays industrialisés et nous y avons vu dans des régions des phénomènes de rejets violents. Quelquefois ils ne se manifestent pas, mais le progrès est tout de même rejeté. C'est ce qui s'est passé dans le cadre de l'aide au développement et c'est ce qui a fait échouer la coopération, ou en tout cas, ne lui a pas permis de porter tous les fruits qu'on aurait pu en attendre. Tout ceci et l'idée qu'il faut ajouter à la coopération bilatérale, une coopération plurilatérale sous forme de travaux, de recherches, de formations partagées, constitue les idées-force d'Avignon qui devraient avoir des conséquences culturelles importantes au niveau de la coopération internationale. Lorsqu'on parle de coopération culturelle, il faut aussi englober la science. La science fait partie de la culture. J'ajouterais à ce qui précède quelque-unes des propositions que le Président de la République vient de faire à Versailles, au sommet de pays industrialisés. Il est certain que, si à l'aide de l'Unesco, et dans l'esprit d'Avignon, un réseau de banques de données est établi, si une encyclopédie des cultures voit le jour, nous aurons fait quelques pas en avant, vers un épanouissement qui doit-être celui de toutes les cultures quelles que soient leurs situations géographiques ou leur

appartenance. Avignon a réuni des représentants de trente-six pays, c'est peu auprès des quelque cent cinquante qui se trouveront à Mexico, mais on y a beaucoup parlé du rééquilibrage des termes de l'échange entre le Nord et le Sud, ce qui sera l'un des thèmes fondamentaux de la Conférence de Mexico.

Pourriez-vous revenir sur un point. Vous avez parlé de la culture au sens anthropologique du terme. C'est une notion certainement très claire pour les participants de ces différents colloques. Mais n'y a-t-il pas souvent confusion encore chez beaucoup de gens, entre cette notion et ce que l'on a appelé « la sous-culture des gens cultivés » d'un pays?

Je crois qu'aujourd'hui il est admis que la notion de culture soit prise au sens large. Sans vouloir en donner la moindre définition, la culture ce n'est pas seulement les Beaux-Arts, dont le représentant serait l'homme cultivé au sens où on l'entendait il y a cinquante ans. La culture représente l'ensemble des modes de vie d'un groupe ou d'un individu. Chaque homme a sa culture. Si l'on donne cette extension à la notion de culture, on s'aperçoit qu'elle est, comme on le disait en 1968, dans la rue. C'est une image, la culture n'est pas partout, mais elle est souvent présente. Peut-être serait-il préférable d'utiliser l'adjectif « culturel » pour en rendre compte. Le culturel semble avoir un sens plus vaste. Les éléments culturels de la vie sont innombrables, à commencer par la façon dont on s'habille, dont on se tient en société, par exemple. Pour en revenir un moment au problème des communautés de base, on pourrait étendre nos réflexions aux créateurs. Les gens qui parlent de la culture, sont le plus souvent des responsables de politiques culturelles, des administrateurs et même s'ils l'ont été, ce ne sont plus des créateurs au sens propre du terme. Ils n'écrivent plus de pièces, de romans. S'ils l'ont fait, ils ont cessé de le faire et sans doute l'une des difficultés de la Conférence Mondiale de Mexico c'est qu'il y aura peu ou très peu de créateurs. Ce problème n'a pas été abordé à Avignon. Il faudrait rappeler ce désir qu'a le Gouvernement Français de réunir un jour avec l'aide de l'Unesco et à l'Unesco même, ce qu'on a appelé les États Généraux de la Culture. S'ils doivent avoir lieu, il faut qu'ils réunissent, non pas des responsables de politique, mais des hommes qui font de la culture. On peut formuler le souhait que la Conférence de Mexico retienne cette suggestion car il y aura un sentiment de frustration, nous le sentons bien. Nous venons de faire une réunion en Provence, à Arles, avec des créateurs et ils n'ont pas manqué de nous le rappeler, à juste titre.

entretien avec Jean Devisse (*)

Quels sont, à votre avis, les acquis des Rencontres Culturelles qui se sont déroulées à Avignon. Ont-elles répondu à vos espoirs?

Les acquis sont incontestables; de tous côtés on a bien voulu reconnaître que les Rencontres d'Avignon avaient été fructueuses. Mieux vaudrait du reste parler des acquis de **l'ensemble de l'opération**, c'est-à-dire aussi des colloques préparatoires: il s'agit d'un tout qui a donné des résultats importants et parfois impressionnants.

Pour Avignon, il me semble que le résultat le plus marquant est le climat de confiance réellement établi entre les cent trente personnes qui ont constaté — elles l'ont dit — que pour la première fois, à ce degré la parole était libre, pour la première fois, la franchise s'instaurait. Était créé chez tous les interlocuteurs, le sentiment de la sincérité réciproque et la possibilité d'aller jusqu'au bout d'un certain nombre de prises de positions. Il me semble que c'est cela le principal acquis d'Avignon.

Il y en a d'autres: j'en veux pour preuve les projets très nombreux qui ont été proposés; ils constituent un catalogue impressionnant dans le rapport de synthèse. Il semble qu'il y ait là une sorte de «réserve de confiance» internationale et d'idées à réaliser qui devraient permettre dans les années à venir une exploitation commune de ce capital accumulé à Avignon.

Ces journées ont-elles répondu totalement à mes espoirs? Malheureusement non, et ceci est probablement dû à la conception que j'en avais au départ. Pour moi, cela devait être une espèce de grande «opération vérité» où des peuples appartenant à trois types de cultures, devaient aborder aussi profondément que possible les causes de divorces, de malentendus séculaires qui les avaient empêchés, jusque-là, de se comprendre et parfois de s'estimer. Il s'agissait, ni plus ni moins, pour moi, de liquider les causes et les racines des mépris culturels, par conséquent de prendre en compte totalement, sincère-

ment, et au fond, les cultures des autres, non pas avec une espèce de sentiment béat de l'identité et de l'égalité culturelle posées en postulat, mais avec une volonté de voir la façon dont l'autre peut être pris en considération sur un pied d'égalité parce qu'il est humainement et culturellement égal dans ses valeurs.

Cet aspect-là des choses je l'ai répété, je ne crains pas de le dire, à tous mes interlocuteurs depuis Avignon. Absorbés que nous étions par le contingent, le quotidien, par le ton des rencontres, la nécessité d'établir des catalogues de propositions, cet aspect-là des choses, n'a pratiquement pas été considéré et pour ma part, je le regrette beaucoup.

Il me semble, en effet, que, si nous voulons aborder le XXI^e siècle avec un esprit de compréhension profonde entre les trois aires culturelles, il faut régler toute une série de questions qui ne le sont pas. Je n'en prends qu'une: celle des langues. On les a approchées constamment, sous l'aspect des relations entre la langue arabe, langue de culture et langue religieuse, et les langues européennes. On a oublié qu'il existait aussi des langues parlées par une Afrique d'une autre couleur et que ces langues méritaient, elles aussi, d'être prises en considération.

Le malentendu sur les langues africaines n'est pas une nouveauté. Il ne date pas de l'époque coloniale, contrairement à ce que beaucoup de gens pensent. Il est beaucoup plus ancien et remonte aux premiers contacts des uns et des autres avec l'Afrique. Musulmans et Chrétiens avaient, en abordant l'Afrique, un préjugé linguistique de supériorité dont on n'a pas fait le tour aujourd'hui et dont on n'est pas venu à bout. Un autre exemple est tout aussi frappant: les cultures africaines sont encore considérées aujourd'hui comme des cultures «inférieures» parce qu'elles ne reposent pas, en apparence — du moins le croit-on, et c'est faux — sur une morale, une métaphysique, une philosophie. Tant qu'on aura cette attitude, qu'on ne reconnaî-

(*) Professeur d'Histoire de l'Afrique, à Paris I.

tra pas l'égalité intrinsèque des valeurs du monde Africain noir, comme capables d'être juxtaposées ou opposées aux valeurs des mondes européen et arabe, on ne progressera pas réellement dans la prise en compte de l'autre, comme partenaire à part entière. Il me semble que ces deux aspects linguistique et religieux, par exemple, n'ont été qu'effleurés à Avignon. Tout est à faire pour l'avenir dans ce domaine et rien ne débouchera sérieusement dans les relations entre les trois mondes si ces deux préalables ne sont pas sérieusement posés et levés au niveau des Rencontres Culturelles.

Ces journées d'Avignon se sont-elles inscrites dans la préparation de la Conférence Mondiale des Politiques Culturelles de Mexico?

Sans aucun doute. Mais je répondrai avec la même bivalence qu'à votre première question. Il est certain que la Conférence d'Avignon a permis de réfléchir ensemble, de trouver un langage commun qui facilite beaucoup certains dialogues de Mexico.

A ce titre, la série des rencontres organisées entre juin 1981 et mars 1982, a pleinement répondu à notre attente, dans les secteurs et pour les personnes concernées, en améliorant nettement la qualité et la profondeur des rapports entre ce que, à l'O.n.u. et à l'Unesco, on appelle des régions; de ce point de vue, «l'esprit d'Avignon» contraste très vivement avec la violence et l'intolérance qui s'étale aujourd'hui dans beaucoup de secteurs géographiques; ce fait ne peut être sans conséquence dans les comportements réciproques des Arabes, des Africains et des Européens lors de la Conférence de Mexico. Plus spécifiquement, l'observation attentive des débats et propositions d'Avignon permet, probablement, au Gouvernement Français d'apprécier plus totalement et plus profondément les intentions et les demandes des partenaires présents lors de ce colloque; probablement aussi, par voie de conséquence, de mieux apprécier les inévitables rapports de force qui vont se développer pendant et après Mexico et de situer plus clairement et plus résolument les choix de la France en fonction de ces rapports de force.

Avignon et les réunions qui l'ont précédé — c'est le deuxième point de ma réponse — ne pouvait avoir pour seul objectif de «préparer Mexico». C'était une rencontre d'un type nouveau, «inter-régionale», non gouvernementale, tout à fait différente des conférences réunies par les divers organismes dépendants des Nations Unies. L'ambition à long terme des organisateurs d'Avignon dépassait fortement les objectifs et le temps de Mexico. Il est excellent que Mexico

serve éventuellement de résonnateur et de relais à Avignon, mais le grand rêve avignonnais de rééquilibrage des rapports entre cultures, probablement moins utopique finalement que celui du nouvel ordre économique mondial qui heurte tant d'égoïsmes et d'intérêts acquis, devrait fleurir, bien au-delà de Mexico, en particulier, dans les relations «inter-régionales» entre les communautés des trois mondes représentés à Avignon.

Que va-t-il advenir de ce projet? Y a-t-on réfléchi? Quelles ont été les dispositions prises à Avignon?

Des propositions ont été faites. On ne réfléchit pas toujours quand on propose dans le feu de l'action et, parfois, en improvisant. Non point que toutes les propositions aient été improvisées. Certaines ont été tout à fait pesées. Il faut toutefois beaucoup réfléchir quand on essaye de tirer un projet d'une réalisation aussi originale. Le Directeur Général de l'Unesco a bien voulu nous dire à plusieurs reprises que si ces rencontres étaient réussies, il proposerait à d'autres régions du monde, Asie ou Amérique, de s'en inspirer pour essayer d'aborder dans un esprit nouveau les grands conflits qui opposent tels ou tels peuples ou telles ou telles cultures. Si l'on se propose de tenter cette autre approche des relations humaines, il faut avoir, sans aucun doute, le moyen de poursuivre l'effort. Il faut prévoir d'autres types et d'autres méthodes de rencontre. Il y a dans le catalogue des propositions faites à Avignon, des suggestions excellentes. Il est probable qu'une suite pourrait être donnée aux journées d'Avignon, non pas obligatoirement sous la forme de nouvelles rencontres mais sous la forme de la poursuite d'une réflexion en commun, quels que soient les moyens et les voies, les cadres, les institutions. Il me paraîtrait tout à fait dommage que ce qui a été noué et insuffisamment réalisé à Avignon, ne soit pas développé sous une forme convenable pour laquelle il appartient au Gouvernement Français, entre autres, et à ses partenaires, dans cette série de dialogues, de définir les modalités d'exécution. Il me semble qu'il est tout à fait souhaitable que des formes de coopération future et d'organisation de ces dialogues puissent être trouvées et dotées, non pas d'une institution permanente mais de moyens de poursuivre cette politique de concertation et de réflexion en commun. Il faut habituer je crois, les peuples qui sont plus importants que les élites et les intellectuels, à réfléchir au statut et à la présence des autres, à les admettre et à les tolérer. Ce n'est certainement pas par le cloisonnement de l'information ou par un décroisement contrôlé par les satellites qui distribueront

n'importe quoi, dans n'importe quelles conditions, qu'on y arrivera. Les Rencontres d'Avignon sont une rencontre potentielle des peuples, mais les peuples n'y étaient pas présents. Il faut maintenant au delà des intellectuels, qui étaient «complices» dès le départ, qui avaient un langage commun, assurer la rencontre des peuples, et tant que ces rencontres auront lieu sur les champs de bataille, comme nous le voyons à l'heure actuelle, il est sûr que nous ne progresserons pas beaucoup dans le domaine du dialogue des personnes et des cultures. C'est là que peut se situer la grande suite d'Avignon. C'est la seule qui mérite qu'on se batte pour elle, le reste est affaire d'ambitions individuelles, de petits calculs. C'est affaire de politique et non pas affaire du sort des peuples.

Vous avez parlé tout à l'heure d'identité culturelle. Il en a beaucoup été question à Avignon. On va également en parler à Mexico, puisque c'est l'un des chapitres de l'ordre du jour. Pourriez-vous expliciter pour nous ce que représente ce concept dont on peut craindre qu'il devienne comme d'autres termes, un masque ou une façon d'occulter des réalités beaucoup plus concrètes ?

Il faut être clair sur ce point, avec netteté et calme. La culture ne peut plus être aujourd'hui «ce qui reste quand on a tout oublié». Elle ne peut plus être l'indice d'une supériorité acquise dans les écoles par rapport à ceux qui ne l'ont pas acquise ; elle ne peut donc plus être écrite au singulier et encore moins confondue avec la civilisation. L'identité culturelle est d'abord une affaire individuelle. Chacun de nous a une identité culturelle comme il a une carte d'identité. Nous sommes identifiables par un certain nombre de «marqueurs» culturels. L'identité culturelle n'est pas du tout une denrée d'exportation. Ce n'est pas un masque que l'on peut appliquer à des «cultures de sous-développés» ou à des régions en situation de sous-développement économique. C'est d'abord le droit de chaque homme à la culture et c'est le droit de chaque homme à construire sa culture. Il en a été question à la conférence de l'Aupelf* en mai 1981, à Yamoussoukro. Nous avons essayé de cerner cette notion et nous sommes convenus que la définition la moins insatisfaisante était probablement de dire que l'identité culturelle se construisait chez un individu, une collectivité, des sociétés, des nations, des continents, par un tri quotidien, toujours recommencé entre ce qui est l'héritage, respecté ou rejeté, la réflexion actuelle et l'invention d'une part, et l'apport des autres, d'autre part. Ce n'est pas une notion passéiste mais quelque chose qui se crée chaque jour. Une conception purement «historique» de l'identité culturelle deviendrait rapidement non suppor-

table parce que conservatrice et étouffant toute innovation ; c'est justement le propre de toute culture vivante que d'incorporer l'innovation et d'éviter les ritualismes secs. Par conséquent, dans le monde, il va de soi que, tout comme M. Jourdain faisait de la prose on fait de l'identité culturelle, depuis les origines, sans s'en rendre compte. On a aujourd'hui trouvé une étiquette commode et, après tout, pas inacceptable, pour définir cet espèce de droit à la culture de chacun. L'identité culturelle postule la pluralité des cultures jusqu'à l'infinitude du nombre des humains. Si je vais jusqu'au bout de ce que nous avons pensé à Yamoussoukro et, reprenant les définitions biologiques de Ruffié, je dirai que l'identité culturelle est comme l'héritage biologique. Dans l'état actuel des choses, il y a une chance sur cinq milliards, dit Ruffié, de trouver dans le monde deux personnes ayant un code génétique et biologique strictement identique. C'est passionnant ! En matière culturelle on devrait aboutir à la même conclusion. Chacun de nous peut avoir la culture de son choix et de sa construction mentale. C'est sa responsabilité et son droit.

Ceci étant, il est évident qu'il faut un minimum de consentement aux autres qui s'appelle la construction de l'identité culturelle d'un village, d'une ville, d'une famille, d'une société, d'une nation, ou d'un monde. A partir de là les identités culturelles se superposent les unes aux autres, se chevauchent et se contredisent. D'une certaine manière pour chacun de nous il y a multiculturalisme conflictuel en fonction de nos situations personnelles, sociales, familiales, régionales, nationales, intellectuelles et les tensions qui en résultent sont bien connues des psychologues. Il est du sort des hommes qui vivent en société d'admettre que des identités culturelles existent à différents niveaux d'associations de ces hommes, depuis la maison dans laquelle il vit et d'où se dégage une culture commune par le fait de regarder tel ou tel programme de télévision, de les accepter ou de les refuser, dans le village où se dégage une certaine culture commune, par les langues employées, par les types de relations sociales et de rapports avec les autres villages. Dans la région, la patrie, ou dans l'État, se dégagent aussi des notions d'identité culturelle. Il y a, par exemple, en France, sûrement des identités culturelles régionales et incontestablement une identité nationale, l'une n'excluant pas les autres et ne devant pas les exclure. Pourquoi ne rêverait-on pas pour l'Europe, d'une identité culturelle Européenne. On parle souvent de la culture occidentale, qu'est-ce que cela veut dire ? sinon un certain consentement à des valeurs communes, faites de ce tri entre les héritages, et les emprunts extérieurs. De même qu'un individu

n'existe que par ses originalités biologiques, il n'existe aussi vraiment que par ses choix culturels. Nous savons aujourd'hui que nier le droit à l'originalité dans le domaine biologique est un leurre. Le droit à l'originalité culturelle est aussi évident que le fait de respirer.

N'avez-vous pas l'impression que ces identités culturelles se sont construites au fil des guerres, ou tout au moins en réponse à des agressions extérieures ?

Je dirais que c'est la conscience qu'on en prend aujourd'hui qui se construit probablement par réaction contre la robotisation et contre l'uniformisation. Il me semble que la notion d'identité culturelle résulte, et c'est peut-être là, sa plus grande ambiguïté, sur le plan politique, de la protestation justifiée des peuples non européens à la tentative d'occidentaliser le monde, à la fois sur les plans économique et culturel. L'identité culturelle est au départ, incontestablement, une revendication anti-européenne, anti-coloniale, anti-colonialiste, mais on est en train de dépasser cette façon de poser le problème. De la même manière, en Europe, les identités culturelles régionales s'affirment aujourd'hui très souvent contre l'emprise de l'identité nationale incarnée dans l'état centralisé. Tout ceci naît-il dans les conflits ? Bien sûr, puisque l'histoire ou, mettons, l'évolution des hommes, procède par conflits et ruptures, puisque l'état de tension, de rapports de force est l'état à peu près constant des relations humaines au niveau individuel comme au niveau collectif. Je ne privilégierais donc pas la guerre dans ce domaine comme un facteur créateur d'identité culturelle mais je dirais que les tensions nées de la deuxième guerre mondiale, du danger d'uniformisation du monde ont entraîné l'apparition de l'indispensable contrepoids qu'est la reconnaissance des identités culturelles multiples. C'est donc un rapport dialectique qui s'établit dans le monde, entre une culture mondiale, une science mondiale peut-être, et le droit à la culture telle que nous l'avons décrite. Sans oublier les cultures matérielles : le fait de se vêtir, de manger, de vivre d'une certaine façon ; il ne s'agit pas de folklore, il s'agit d'infiniment plus que les valeurs passées, que le pittoresque : c'est finalement la trace visible au quotidien, des choix culturels implicites et devenus automatiques. Il me semble qu'en posant le problème de cette manière, peu historique, mais simple, on évacue le snobisme qui entoure aujourd'hui, par certains côtés, la notion d'identité culturelle. On ne se pose plus la question de savoir s'il y a une date de naissance des identités culturelles. A mon sens, dès qu'il y a eu des hommes sur la terre, elles ont existé.

* Deuxièmes journées internationales de technologie — Aupelf, 18-23 mai 1981, Yamoussoukro (Côte-d'Ivoire).

extraits du rapport de sy

La crise qui secoue aujourd'hui **tous les pays** du monde entier paraît avoir provoqué, entre autres conséquences, le **rejet**, par les communautés culturelles, de l'idéologie uniformisante du progrès, de la rationalité et de la modernisation que véhicule la logique productiviste qui a conduit aux impasses du développement de la croissance et aux déséquilibres des échanges...

... Dans le même temps, « on reconnaît de plus en plus l'influence prépondérante de déséquilibres d'ordre culturel, de nature surtout qualitative, sur les déséquilibres économiques dépendants pour une large part de la suprématie d'un modèle économique et social ». Le projet de **Rencontres entre les communautés culturelles de l'Afrique, du monde arabe et de l'Europe** apparaît à cet égard, comme une volonté de changer le plan des discours et des relations inter-communautaires, et comme un effort pour apporter de nouvelles dimensions au développement et à la recherche collective et solidaire des moyens pour **sortir ensemble de la crise**.

« Le choix de l'Afrique, de l'Europe et du Monde arabe comme premiers ensembles, qui se veut prospectif et devrait se révéler exemplaire, correspond à une réalité historique et contemporaine particulière. Des relations nombreuses et complexes n'ont, en effet, cessé de se développer au cours des siècles entre ces trois mondes adjacents. Leurs destinées sont mêlées au point de devenir interdépendantes, à l'intérieur de chaque région comme entre les trois régions elles-mêmes. Lieu historique d'affrontements qui ne sont pas seulement économiques, ces mondes offrent, aujourd'hui et ensemble, une illustration des diversités qui composent l'univers actuel ainsi que des disparités qui le divisent. Aussi a-t-il semblé revenir à ces trois protagonistes d'une histoire commune de rechercher de nouvelles voies qui permettent de **transformer entre eux et à l'intérieur de chacun d'eux les interdépendances subies en solidarités actives** ».

nthèse

Dans cette perspective, le Colloque a pu reconnaître les disparités culturelles qui existent entre les communautés des trois mondes mais également les affinités, les parentés, voire les alliances...

Pour que des partenaires puissent se répondre, il faut qu'ils soient bien identifiés...

Les participants ont reconnu qu'il était impératif que chaque communauté, selon le cas, assume et réhabilite elle-même sa propre culture et que toutes trois accueillent et respectent leurs différences spécifiques.

La réhabilitation des cultures en présence suppose, à l'intérieur de chaque communauté, une **«conversion à soi»**, pour donner au développement le point d'ancrage nécessaire et corriger son extraversion. Ceci permettrait aux détenteurs des pouvoirs modernes, les élites, de reconnaître et de rétablir la légitimité du **droit des communautés de base à orienter leur vie sociale collective pour générer la culture par la créativité populaire**. L'absence de participants représentatifs des communautés de base a été ressentie comme un malaise et comme un dommage qui relativise les analyses effectuées et la portée des conclusions du Colloque...

... L'exemplarité du Colloque d'Avignon et l'originalité du projet qui en émane proviennent du caractère triangulaire de la coopération préconisée et de son **éthique volontariste**. Malgré les vicissitudes et les tares historiques qui ont oblitéré les rapports entre les trois mondes, le Colloque d'Avignon a fait l'unanimité sur les Rencontres entre les Communautés culturelles de l'Afrique, du Monde Arabe et de l'Europe, comme projet de coopération respectueuse et originale du développement auto-centré de chacune d'elles...

... L'Europe d'aujourd'hui éprouve, elle aussi, des déchirements similaires à ceux qui sont ressentis par les communautés d'Afrique et du Monde Arabe. D'où une convergence avec les voix africaines et arabes qui dépassent désormais les sempiternels appels à l'aide et à l'assistance à sens unique. Elles ont, en effet, fait sentir que les modèles culturels prévalant dans leurs communautés peuvent à leur tour offrir une alternative à l'Europe pour son renouvellement culturel et la solution de ses problèmes d'aujourd'hui et de demain...

... La rencontre entre les communautés culturelles des trois mondes resterait artificielle si elle n'était pas confortée par des échanges culturels entre individus, communautés de base, et les diverses classes sociales qui composent chacune d'elles. Le vrai problème de l'interculturalité, c'est le passage de l'individualité à la communauté, et d'une communauté à une autre...

... L'un des problèmes du colloque aura été de s'interroger sur le **langage** des échanges culturels des trois communautés, le fonctionnement du mécanisme de la communication entre elles, les supports instrumentaux et institutionnels de leur rencontre...

... La question première et fondamentale à laquelle il est urgent de répondre est celle de l'acquisition et de la maîtrise des moyens de communication par les communautés africaines et arabes, la réhabilitation de leurs langues respectives comme véhicules appropriés de leurs cultures, le développement des industries culturelles qui peuvent servir de supports à l'expression de leur créativité...

... L'inquiétude légitime ressentie au Colloque d'Avignon sur la menace que représente un certain développement des mass-media ne devrait pas déboucher sur un constat stérile. Les écrits, les études, les analyses sont fort nombreuses, sur la situation actuelle...

... Il semble, dans tous les cas, que l'une des conditions à réunir pour ces échanges mieux équilibrés entre les trois communautés soit l'égalité d'accès et la maîtrise par chacune d'elle des moyens de communication de masse. Il s'agit en effet de **communiquer pour devenir ensemble...**

... Le premier Colloque d'Avignon, outre l'originalité de sa conception, aura eu le mérite de réunir des intellectuels des communautés culturelles d'Afrique, du Monde Arabe et d'Europe. Il s'agit d'une première, en effet. Et la confiance réciproque dans laquelle les participants se sont ouverts et ont débattu de problèmes aussi délicats que ceux des images qu'ils se font les uns des autres, des rapports déséquilibrés qui existent entre leurs communautés culturelles respectives, etc... conforte les espoirs nourris pour le projet de dialogue et de coopération entre les trois mondes.

Le Colloque d'Avignon n'est pas une fin, a-t-on déclaré unanimement. Il devrait se prolonger désormais pour l'étude approfondie et la mise en œuvre des projets qui en sont issus. Son souvenir entretiendra, il faut le souhaiter, assez de ferveur et de solidarité entre ceux qui y ont participé et ceux qui demain le rejoindront...

Il a été proposé qu'une Autorité tripartite, de caractère moral, soit désignée pour veiller à la bonne exécution des suivis proposés et développer l'audience des propositions dégagées pendant les premières rencontres. Elle assumerait également la préparation éventuelle des deuxième rencontres déjà souhaitées par la majorité des participants. Il lui reviendrait enfin d'examiner les possibilités de création de dispositifs capables de poursuivre de manière permanente et dans le même esprit, l'effort entrepris depuis le Colloque d'Avignon.

Si le colloque d'Avignon a une portée historique, elle lui viendra de la naissance d'un vaste mouvement de solidarité entre l'Afrique, le Monde Arabe, et l'Europe pour sortir ensemble de la crise qui secoue le monde, pour établir au profit de chacune de leurs communautés les conditions de maîtrise et de développement.

Quoi qu'il en soit, il aura déjà été, tant par la clarification des problèmes, les recommandations émises et les contacts établis, une préparation à la Conférence Mondiale des Ministres de la Culture, organisée par l'Unesco, qui doit se dérouler dès la fin du mois de juillet 1982 à Mexico.

entretien avec Bai T. Mo

Vous occupez un poste officiel, vous êtes aussi romancier et poète, vous venez de participer aux rencontres culturelles d'Avignon où il a beaucoup été question de l'identité culturelle des peuples. Pouvez-vous tout d'abord nous dire ce qui, à votre sens, représente l'identité culturelle du Libéria?

Oui, ma tâche actuelle inclut naturellement la culture, la communication et tout ce qui peut avoir rapport à l'intercompréhension entre les individus. Le bureau chargé des questions culturelles se trouvait autrefois dans ce ministère. Il a été transféré dans une administration autonome mais j'ai à traiter de problèmes culturels qui ont toujours fait partie de ma vie.

Vous m'avez posé une question sur le concept d'identité culturelle vu du point de vue du Libéria. Je considère que l'identité culturelle signifie l'ensemble des traits de la vie qui vous font sentir qu'on est libérien. Une culture est sous-jacente à la vie d'un peuple, par sa signification historique, la conscience qu'en ont les gens, leurs croyances, leurs conceptions religieuses. Au Libéria, on dit que les gens sont animistes mais je peux voir dans mon langage ainsi que dans celui de ceux qui m'entourent qu'il s'agit en fait d'un être suprême qui se manifeste dans les éléments, la nature, etc. Il y a aussi l'expression des artistes qui ont représenté la pensée de leur peuple dans la pierre, le bois et les arts plastiques.

Dans beaucoup de sociétés, les enfants passent par l'initiation qui va perpétuer l'histoire du groupe et maintenir la tradition orale, les sources orales de l'histoire, ce qui est très important dans notre culture. Dans le village un homme qui chante, s'il exprime peut-être la joie, la tristesse, exprime aussi l'histoire. Cette culture propre au pays doit être connue des gens de l'extérieur comme faisant partie de la vie de nos populations.

Il y a environ dix ans, je me suis beaucoup intéressé à l'archéologie, bien que je ne sois pas archéologue. C'est une partie de l'histoire très importante pour nous. Elle nous permet de

(*) Ministre délégué à la Recherche et à la Planification au ministère de l'Information du Libéria.

ore (*)

savoir d'où nous venons, où nous sommes et où nous allons. Les étrangers qui viennent chez nous et nous poussent de côté en disant que nous sommes des primitifs, ont une vue dont nous devons désormais nous débarrasser.

Au Libéria, les arts plastiques sont très développés, on peut en trouver l'exemple dans nos musées. Mais les gens de France, d'Allemagne, ne connaissent pas la valeur de l'Art noir. J'ai été dans les musées à Leipzig, Hambourg, Berlin, et j'ai vu des manifestations d'art libérien que les gens ne comprenaient pas, peut-être une élite, mais les autres... Ceci est une chose sur laquelle nous devons concentrer notre attention. Comment pouvons-nous faire pour que la masse des gens s'intéresse à l'art libérien et à ce qu'il a pu faire pour enrichir la culture mondiale. Voilà des phénomènes d'identité culturelle du Libéria qu'il faudrait faire comprendre. Comment peut-il y avoir coopération et compréhension mutuelle, si des gens ne s'y intéressent pas.

Ceci m'amène à ma deuxième question. L'une des idées maîtresses des rencontres culturelles d'Avignon était d'accroître les relations culturelles entre pays et continents. Je sais que, par votre histoire, vous avez eu des relations privilégiées avec les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France, la Hollande, l'Allemagne, mais toujours plutôt en provenance des pays occidentalisés. Comment modifier ces relations?

En ce qui concerne les relations avec la France, celle-ci a été le premier pays à reconnaître l'indépendance du Libéria en 1848. Elle nous a offert notre première grande canonnière. Le premier Président du Libéria a rendu visite à Napoléon III en 1853 et il a rapporté au Libéria une merveilleuse image de la France et de la façon dont le Libéria et la France pourraient procéder, en toute amitié, à des échanges culturels. En fait, des hommes d'affaires français sont venus s'installer au Libéria et y ont fait des affaires florissantes le long de la côte Libériane. Elles existent encore de nos jours. C'est à ce moment-là que l'on aurait dû promouvoir des relations culturelles mais cela n'a pas été fait. Nous avons créé des liens avec l'Allemagne, la Hollande, qui se sont aussi terminés par l'établis-

sement de vastes affaires commerciales. En fait, ce que je voudrais étudier maintenant, c'est l'impact des créations de certains commerces étrangers sur le développement de certaines régions du Libéria, de Monrovia à Cape Palmas Coast. J'ai pu retrouver qu'il existait, en brousse, des maisons de commerce, tenues par des Français, des Allemands, des Hollandais. C'est fascinant. Nous pouvons faire des recherches en vue de savoir quels étaient les produits et techniques importés dans le pays, et jusqu'à quel point nous pouvons utiliser ces découvertes en vue de mieux étayer le développement de ces régions. Voici le genre de recherches que le Nord et le Sud peuvent entreprendre maintenant. Une maison de commerce française de Monrovia pouvait, par exemple, avoir plusieurs comptoirs en brousse. Ce sont autant de pistes à suivre. Je veux découvrir comment étaient ces magasins sur le plan architectural, ce qu'ils vendaient et ce que la France obtenait des villages. A travers ces recherches passent les échanges culturels.

Votre pays est anglophone, loin de la France, voyez-vous d'autres moyens par lesquels on pourrait mieux vous connaître en France?

C'est maintenant le moment. Avec les technologies développées en France et en Occident, en général, on peut saisir sur le vif les cultures du Libéria et les faire connaître aux Français. Pourquoi ne pas mettre au service de la connaissance du Libéria, des techniques audiovisuelles, en pleine expansion en France. A leur tour les Libériens voudront savoir ce que les Français pensent de leurs arts. Nous avons tous quelque chose en commun et il faut voir à quel niveau établir la communication. La première fois que j'ai été au Louvre, j'ai pensé que les enfants de chez moi n'entendraient jamais parler de Mona Lisa, mais qu'il serait intéressant qu'ils connaissent les poupées, par exemple, avec lesquelles jouent les enfants Français. Ceci amènerait une complémentarité nécessaire et une base de compréhension. Les histoires des enfants sont compartimentées, il faudrait pouvoir leur faire connaître celles des autres. Ceci ne doit pas se produire au niveau intellectuel le plus élevé, mais, au contraire, à un niveau simple.

On parle toujours de communautés de base. Si l'on effectuait des échanges d'enfants d'écoles des deux pays, ce serait positif ?

C'est exact. Je dois vous dire que le 23 janvier, dans mon village, où d'habitude il y a deux cents habitants, dans trente-deux huttes, on a pendant quatre jours, dû accueillir cinq cents personnes qui ont assisté à l'initiation de mille quatre cents garçons. Pendant ces quatre jours, en dépit du couvre-feu à Monrovia, il n'y a eu aucun problème, pas d'ivrognerie, pas d'enfants perdus. Il n'y a pas beaucoup d'endroits dans le monde où cela puisse se produire. A Monrovia, Accra, Dakar, il y a de la délinquance juvénile. Là, les personnes extérieures au village ont joui de l'organisation de cette société où pendant quatre jours ont régné la plus grande sécurité et le plus grand ordre, où les anciens ont pu transmettre la tradition aux plus jeunes. Les petits enfants français ne devraient-ils pas savoir cela ?

L'histoire des trois aires : Monde Arabe, Afrique, Europe, est très fascinante. Pendant l'invasion sarrazine de l'Europe, les Arabes sont passés par l'Afrique, pendant les croisades, les Européens sont passés par l'Afrique pour aller dans le monde arabe. Pendant la traite, des multitudes de Noirs ont été envoyés aux États-Unis. Ceci a forcément, d'une certaine façon, rassemblé les trois aires et l'impact des cultures est toujours là, mais n'a pas été mis en lumière. On devrait y faire réfléchir parce que nous, les intellectuels, nous connaissons l'influence de l'art nègre sur Picasso et les écoles de peinture européenne. Les Arabes ont influencé l'Europe en mathématiques, en architecture, on peut en voir leurs traces dans le sud de l'Europe. Ils nous ont aussi influencé religieusement par l'Islam, puis par leur architecture. Ils ont fait du commerce dans nos pays. Il faudrait mener des recherches pour faire ressortir les apports plus ténus. Maintenant nous devons tous parvenir à nous comprendre en tant que groupes, et ceci à travers l'éducation.

Y a-t-il des pays autres qu'européens avec lesquels vous pensez avoir des relations privilégiées ?

Oui, les pays musulmans qui sont situés sur le continent africain, c'est par là qu'il faut commencer. Il peut y avoir des parentés linguistiques entre nous. J'ai été à un festival à Dakar, et j'y ai rencontré des Maliens, pays du Sahel, leurs danses, leurs instruments de musique sont comme les nôtres. Nous pourrions faire des recherches en ce sens, voir également quelles langues étrangères, nous devrions enseigner pour pouvoir communiquer entre nous. Les

échanges d'étudiants sont très importants. J'ai vu cela entre la Grande-Bretagne et la France. De grands hommes politiques anglais ont été formés en France et vice-versa. Je crois qu'Arabes et Africains devraient faire de même. Le temps est venu où ces trois mondes devraient avoir une compréhension interculturelle comme je l'ai dit à Avignon. Il faudrait organiser une année spéciale pendant laquelle l'accent serait mis sur l'apport positif de chaque pays aux autres. Les moyens dans les écoles, manuels, cinéma, diapositives, musique, auraient pour but d'éclairer cette coopération. Nous avons eu l'année des handicapés, pourquoi pas celle de la culture ?

C'est à suggérer. Avez-vous retiré des éléments positifs des rencontres d'Avignon ? Pouvez-vous nous les dire ?

J'ai tout d'abord rencontré des homologues qui pensaient aux mêmes choses que moi. Nous nous rencontrons dans des colloques spécifiques sur l'agriculture, l'archéologie, mais jamais encore nous ne nous étions réunis par régions. Nous sommes tous tombé d'accord sur le fait que nous devrions commencer trois approches simples : l'éducation, les échanges linguistiques, et la recherche. Par exemple, la France a développé des moyens hautement technologiques en matière de recherche. Beaucoup de gens, dans mon pays veulent se consacrer à la recherche. Si je peux rencontrer des gens en France qui ont des techniques et qui s'intéressent à ce que je fais, dans deux ou trois ans, la France en connaîtra plus sur le Libéria, sa culture, son archéologie. Je suis intéressé par les pierres. J'ai découvert que le Libéria est aussi riche en archéologie que les autres pays du monde. Ma grand-mère adorait un motif sur une châsse. Un Allemand s'en est emparé, c'était un alligator de pierre, très bien sculpté. Il l'a emmené en Allemagne. Maintenant, heureusement, l'alligator est de retour au Libéria, mais nous avons beaucoup de sculptures en Allemagne. Celui-ci est un parfait exemple de l'âge de pierre libérien d'il y a deux mille ou trois mille ans. J'ai vu dans des villages autour de Monrovia, des châsses contenant des statuettes de pierres différentes de tout ce que j'ai vu ailleurs, qui sont spécifiques de notre région. Aussi Français et Libériens devraient-ils se réunir pour conduire des recherches. J'ai également trouvé près de Monrovia dans un village, des objets portugais. Il serait intéressant d'effectuer des fouilles et de faire connaître le résultat des recherches en Italie, en France, au Portugal d'où sont venus les objets.

(traduit de l'anglais).

Les propos de cet ensemble d'entretiens ont été recueillis par Denyse de Saivre